

certaine fortune, ce n'était pas ce qu'on pouvait appeller bien choisir: mais elle était trop jeune et trop accoutumée à l'obéissance pour avoir d'autre volonté que celle de son tuteur. Si je n'avais pas été enfant alors, je l'aurais regardée elle-même comme un enfant: je me rappelle qu'un de ses plaisirs favoris était de se faire sauter au plancher par son mari.

Le voisinage et la fréquentation lui firent prendre de l'amitié ou de la bienveillance pour moi, et à moi de l'estime et de l'attention pour elle. J'avais dès lors, en dépit de l'amour du jeu ordinaire à tous les enfans, une espèce de passion pour la lecture. Madame L. aimait aussi à lire, et insensiblement il s'établit entre nous deux une espèce de commerce d'échange ou de prêt réciproque de livres. Malheureusement nous n'en étions bien fournis ni l'un ni l'autre; mais enfin nous tirions parti de ceux que nous avions, ou qui nous tombaient sous la main. Presque tous les jours, elle venait chez nous, où j'allais chez elle, où je ne manquais pas d'ouvrir quelqu'un de ses livres qui étaient en tout tems et à toute heure, à ma disposition. Parmi ces livres, il en était un que j'affectionnais d'une manière toute particulière: je l'appelais le *gros livre* de Madame L. Ce gros livre n'était pourtant autre chose que le dernier tome (8vo.) de la Géographie de DÉLISLE. Ce tome traitait d'une partie de l'Europe, de l'Amérique et des nouvelles découvertes. Il ne conservait plus de sa couverture que le dos, et même quelques unes des premières et des dernières feuilles manquaient; mais il était orné de cartes enluminées et d'estampes représentant des villes, des palais, des églises, des souverains dans leurs habits de cérémonie, deux individus de chaque peuple dans leur costume national, &c. C'était sans doute ce qui m'en plaisait davantage: pourtant je ne me contentais pas de regarder les *images*; je lisais aussi, principalement la partie historique, et j'en sais encore par cœur plusieurs passages, surtout pour ce qui avait rapport au Canada. J'en ai conclu depuis que rien ne pouvait être plus utile que de donner de bonne heure aux enfans des livres qui puissent leur plaire et les instruire en même tems. S'ils sont tant soit peu studieux, ils s'orneront la mémoire d'une foule de connaissances, et apprendront un nombre de choses dont ils n'auront peut-être ni le tems ni l'occasion de s'occuper dans la suite, ou qui leur rendront beaucoup plus faciles les études auxquelles on les appliquera.

Pour revenir à mon livre favori, il me semblait que je ne pouvais m'en passer; j'avais perdu la moitié de mon contentement quand je ne l'avais pas dans ma cassetie avec ceux qui m'appartenaient. Quand je l'avais eu pendant deux ou trois mois, je le reportais à Madame L. et m'excusais de l'avoir gardé si long-tems; mais au bout d'une huitaine de jours, j'allais le emprunter, encore pour deux ou trois mois. Enfin, peu content de ce commerce d'emprunt et de remise, qui durait déjà depuis une